
Présentation.

Traduire : pour découvrir ou neutraliser ?

Amr Helmy IBRAHIM

La traduction, quel que soit son domaine, semble irrémédiablement prise, depuis les origines, dans une double tension : montrer que celui qu'on ne comprenait pas au point de le croire étranger à la nature humaine, voire carrément muet, a à dire des choses qu'on n'a jamais entendues et qu'il sait les dire d'une manière propre à nous surprendre ou nous émerveiller, ou démontrer que ce qu'on n'entendait pas n'était au fond qu'une transposition de nos formulations ancestrales et qu'en y mettant les formes, le texte traduit coule d'aussi bonne source que ce qui s'écrit dans notre langue maternelle.

Le traducteur peut vouloir épater ou, ayant revêtu les attributs des prophètes, vouloir révéler une vérité que la surdité à la langue qu'il traduit a désespérément masquée à ceux qui partagent sa langue maternelle, comme il peut être animé par cette rage de nivellement, de neutralisation, de normalisation qui lui fait dépenser le meilleur de son énergie pour nous convaincre qu'en fin de compte nous pouvons circuler le plus tranquillement du monde, qu'au fond il n'y a rien à voir.

D'un côté la conviction que si les différences sont traduisibles ou tout au moins transposables, elles restent pour l'essentiel irréductibles et qu'elles sont constitutives de la diversité humaine, de l'autre l'idée, que ce soit dans une perspective pacifique ou guerrière, que le monde est un, que les hommes sont identiques, que les différences, qu'elles soient linguistiques, culturelles ou autres, ne sont que de surface et que ce que dit une langue ne peut pas différer fondamentalement de ce que dit la nôtre. D'un côté, on va, sans armure ni prévention, vers un autre dont on voudrait être tout à la fois différent et solidaire, de l'autre, on assimile à soi, au nom de l'universalité qu'on croit évidente de nos sentiments naturels, toutes les différences du monde.

Cette tension ne se manifeste pas avec la même intensité ni de la même manière selon le domaine où s'exerce la traduction. Selon les domaines et le public la traduction se trouvera plutôt aux prises avec les émotions et le sentiment esthétique, avec la manière de faire d'un événement une information, avec un horizon de connaissances dont dépend la maîtrise du monde ou encore, avec l'horizon de la mémoire où la construction ultime du sens passe par une formulation rigoureusement étalonnée de nos repères.

Ainsi posée la problématique a suscité cinq catégories de contributions liées chacune à un champ de recherche spécifique:

La première concerne ce que l'on pourrait appeler la *métatraduction*. **Elena Guéorguieva-Steenhoute** (École polytechnique) se penche sur la *note du traducteur* qu'elle considère comme un outil et un témoin du transfert culturel. Elle prend ses exemples dans des œuvres à fort ancrage culturel, en l'occurrence une des œuvres maîtresses de la littérature bulgare, le roman d'Ivan Vazov *Sous le joug*, pour lequel on dispose de trois traductions en français.

La deuxième relève également de la culture mais sous un autre biais, celui de *ce qui dans une culture n'est pas verbalisé* soit parce qu'il n'y a pas lieu de le faire soit parce que cela ne se fait pas. **Jacob Kagiso Sello** (Université Paris-Sorbonne) s'emploie à défricher le terrain du *non-dit culturel* à travers l'usage ou l'absence de constructions rattachées à un lexique spécifique. Il emprunte ses exemples au *setswana*, langue bantoue de la famille *sothotswana*, langue nationale du Botswana, l'une des langues officielles de l'Afrique du Sud, parlée également en Namibie et au Zimbabwe.

La troisième s'interroge sur la relation qui lie la traduction à la typologie des textes. **Olivia-Iona Bota** (Université Babeş-Bolyai – Cluj Napoca & Université Paris-Sorbonne) montre comment la traduction déplace la frontière qui sépare le genre de *l'autobiographie* de celui des *mémoires*. Elle s'appuie à cet effet sur un ouvrage d'Oana Orlea, petite-fille du célèbre compositeur roumain George Enesco, dont la traduction française a paru en 1992 aux Éditions du Seuil sous le titre *Les années volées. Dans le goulag roumain à 16 ans*.

La quatrième s'interroge sur ce que fait la traduction des concepts centraux d'œuvres réputées « de référence » dans une discipline, un champ intellectuel ou une culture.

Saléha Nazeer (Université du Pendjab & Université de la Sorbonne-Nouvelle) analyse et évalue les choix que fait le traducteur en traduisant l'un des termes clé de la pensée de Muhammad Iqbal (1877 – 1938) — poète et philosophe

du sous-continent indien souvent considéré comme le père spirituel du Pakistan : la *khudi*. Elle montre notamment comment en changeant le genre du terme — courant en persan et en ourdou — Iqbal en renouvelle l'acception mais en complexifie du coup la traduction en français ou en anglais.

Caroline Pernot (Université Paul Verlaine de Metz & ATILF) a identifié, au sein de l'ouvrage de référence de Mikhaïl Bakhtine, *Marxisme et Philosophie du Langage*, des citations que les traducteurs vers le français de l'ouvrage écrit en russe ont choisi de ne pas traduire, notamment la totalité du corpus de citations des textes allemands traduits en russe par Bakhtine lui-même. L'auteur souligne que, dans ce cas très atypique, il ne s'agit ni d'un problème d'intraduisibilité ni d'un problème de traduction littéraire mais d'un problème lié à l'horizon d'attente du lecteur ainsi qu'à la représentation que l'on a ou que l'on n'a pas de la culture scientifique.

Sündüz Öztürk Kasar (Université technique de Yildiz à Istanbul) nous fait part d'un parcours de découverte d'une forme d'altérité à travers l'analyse de la traduction turque d'un texte inachevé mais essentiel de l'un des pères fondateurs de la linguistique moderne, *De l'essence double du langage* de Ferdinand de Saussure. Ainsi, dans ce texte qu'on peut considérer comme le seul écrit de linguistique générale qui soit de la main de Saussure, on trouve, entre autres, un terme comme *parallélie* dont on soupçonnerait mal qu'il a donné le *paradigme* de nos contemporains, après avoir été remplacé dans le *Cours de linguistique générale* par *rappports associatifs*... Le terme n'a rien d'un hapax puisque Saussure opposera dans son texte la *parallélie unilatérale* à la *parallélie bilatérale*. Le choix du traducteur engage ici l'histoire et la culture de la discipline mais aussi l'efficacité et la transparence de sa terminologie.

Le cinquième et dernier volet de cette livraison présente des éléments d'une théorie de la traduction qui est aussi une théorie du fonctionnement de la langue. **Amr Helmy Ibrahim** postule que pour traduire efficacement les choses les plus simples, même quand elles viennent d'une langue sœur dont on partage largement la culture — il prend l'exemple d'une comptine devenue un tube à connotation politique dans les années cinquante en Italie —, il est indispensable de ramener le texte à traduire à une matrice de significations élémentaires potentielles avant de reconstruire par le jeu grammatical des formes, et d'elles seules, les deux parcours de construction du sens : celui du texte source et celui du texte cible. C'est seulement alors que la bonne, ou la moins mauvaise des traductions, s'impose d'une certaine manière d'elle-même.